

Lettre d'Offenbach au dessinateur Carjat

Mon cher Carjat,

Vous me demandez l'autorisation de publier mon portrait-charge (pourquoi ce pléonasme ?), et, de plus, vous sollicitez de ma mémoire quelques souvenirs qui puissent venir en aide à votre biographie ordinaire.

L'autorisation était accordée d'avance, vous le savez ; — quant à votre seconde demande, je suis prêt à y satisfaire.

Seulement, je me contenterai de tracer un tableau chronologique, sur lequel vous exécuterez toutes les broderies de style qui vous feront plaisir.

Il y a quarante ans que je suis venu au monde dans la ville de Cologne (pourquoi diable évoquez-vous ce souvenir ?). A sept ans, je jouais au violon ; à dix ans, j'exécutais des difficultés.

Quand ai-je pris ma première leçon de musique ? C'est ce que je serais fort embarrassé de vous dire ; — je crois que mon premier cri fut un fredon, et mes parents m'ont souvent affirmé que je pleurais en mesure. Je serais également fort en peine d'assigner une date certaine à ma première composition.

Cette manie de jeter des notes noires sur du papier blanc est en réalité en défaut de conformation, une sorte de maladie organique qui, dès mon enfance, faisait concevoir de sérieuses inquiétudes à tous ceux qui m'aimaient.

Contre toute attente, on m'a élevé ; mais j'emportais vraisemblablement au tombeau le vice constitutionnel qui a exercé une si sérieuse influence sur toute ma vie. J'avais treize ans quand je vins à Paris. Ce fut Chérubini qui m'accueillit ; ce fut lui qui découvrit la maladie dont je vous parlais plus haut, et qui me fit soigner au Conservatoire. A cette époque, les étrangers n'y étaient pas admis ; mais Chérubini fit lever pour moi l'interdiction.

En 1851, Arsène Houssaye m'appela aux fonctions étranges de chef d'orchestre du Théâtre-Français.

Un orchestre au Théâtre-Français ! quand il était si facile de l'éviter.

Vous comprenez que ma situation ne m'occupait pas outre mesure. Je faisais la musique des entr'actes, j'admettais ou je refusais les candidats instrumentistes, et quelquefois, par aventure, je conduisais la baguette à la main.

Il me reste un charmant souvenir de ce temps-là : La Chanson de Fortunio. Un jour, Alfred de Musset, que je n'avais jamais vu, entra dans le cabinet de Houssaye et lui dit : « Si vous voyez Offenbach, priez-le donc de faire la musique de la Chanson de Fortunio. » (Le Chandelier venait d'être mis en répétition.) J'étais là, la présentation se fit et l'on envoya chercher le libretto ; je commençai et j'achevai la musique d'une façon tenante, et, le lendemain, Houssaye m'envoya Delaunay qui était chargé de l'interpréter.

Vous connaissez Delaunay, le charmant amoureux à la voix douce et suave, aux accents presque féminins ? C'était un ravissant Fortunio à qui l'on devait supposer un soprano suraigu. Je me mis au piano, je lui chantai ma musique et il l'essaya après moi. Mes doigts se figèrent sur les touches et je restai plongé dans un indicible étonnement. De ce gosse délicat, de cette bouche presque enfantine, sortaient des notes puissantes, vigoureuses, graves. Delaunay avait une superbe basse talle !

Je pris mon manuscrit et je le repliai tristement. Désormais, il était inutile (au Théâtre-Français du moins) ; car Fortunio ne pouvait décemment murmurer des paroles d'amour à Jacqueline avec la voix de Labache ou de Levasseur. Sur mon conseil, Delaunay se contenta de réciter les



Mme Thérèse
dans les Bavards



José Dupuis, rôle de Fritz
dans La Grande Duchesse de Gérolstein.

strophes au lieu de les chanter, et je conservai ma mélodie pour une autre occasion. C'est pour elle que je fis faire par Crémieux et Halévy l'opérette que vous savez.

En 1855 il y avait bien des années que j'offrais sans succès (quoique de plus en plus discrètement) mes œuvres à tous les directeurs de Paris. — Un seul m'avait écouté : — le directeur des variétés, — et avait consenti à me jouer un petit opéra-comique (Pépito), que je repris plus tard aux Bouffes-Parisiens, et qui est resté au répertoire. Je commençais à me lasser de ces démarches infructueuses, et il me vint à l'esprit que, si j'employais à obtenir un privilège la vingtième partie du temps et de la patience que je consacrais à la réalisation d'une espérance plus modeste, je réussisrais probablement.

J'avais demandé pendant douze ans que l'on me jouât une pièce, — on m'avait refusé un peu partout. — Je demandai pendant douze jours mon privilège, — on me l'accorda.

Depuis longtemps déjà, je pensais qu'en créant un genre mixte entre l'opéra-comique et l'opéra-bouffe on pouvait prendre une place et s'y maintenir.

Il ne m'appartient pas de dire si le genre que je créai fut goûté du public ; tout ce que je peux constater, c'est que je me mis bientôt à la recherche d'une salle plus vaste et mieux située pour l'hiver ; et, le 29 décembre, j'inaugurai les Bouffes-Parisiens au passage Choiseul avec Ba-ta-clan.

Le théâtre étant plus spacieux, les ambitions se développèrent, et le privilège fut agrandi. On ne jouait aux Champs-Élysées que des saynètes à trois personnages au plus ; au passage Choiseul, je mis quatre acteurs en scène, puis cinq, puis six, puis des chœurs, puis des cortèges et au besoin des armées. — Le public s'est montré bienveillant, si bien que la scène et la salle qui restaient toujours les mêmes, sont bientôt devenues trop petites.

Vous comprenez, mon cher ami, que je ne vais pas vous nommer, l'une après l'autre, les quarante ou cinquante pièces que j'ai composées pour les Bouffes en l'espace de six ans. — Les principales doivent vous suffire ; ce sont :

Orphée aux Enfers. — La Chanson de Fortunio. — Geneviève de Brabant. — Le Pont des Soupirs. — Tromb-Alcazar. — Le Roman comique. — Le Mariage aux lanternes. — Croquer. — Ba-ta-clan. — La Rose de Saint-Flour. — Le Violoncelle. — Les Deux Aveugles. — Le Mari à la porte. — Le Savetier et le Financier. — Les Dames de la Halle. — La Demoiselle en loterie. — La Bonne d'Enfant. — Le G. — M. et Mme Denis. — Pépito. — Daphnis et Chloé. — La Chatte métamorphosée en femme. — Broquante. — et enfin, les Bavards.

J'ai fait, en outre, le Papillon pour l'Opéra et Burhouf pour l'Opéra-Comique.

Appréciez mes œuvres comme vous l'entendez ; vous pensez bien que je ne vous donnerai pas de notes pour vous faciliter la besogne. Mais, puisqu'il est convenu que le succès n'a jamais rien prouvé, je suis fort à l'aise pour vous dire qu'en Allemagne on m'a été aussi, même plus sympathique qu'en France. Tous les théâtres de la Confédération, sans exception (les théâtres de la cour comme les autres), ont monté mes œuvres, et souvent il est arrivé que, dans une même ville, mes pièces étaient jouées simultanément sur deux scènes.

A Berlin, où l'on a donné mes plus petites opérettes, telles que le Mariage aux lanternes, Pépito, etc., etc., au Grand-

Opéra, le théâtre Frédéric-Guillaume vient de jouer Orphée aux Enfers pour la deuxième fois. Je ne vous dirai pas ici tous les compositeurs que je rapais efforcé de faire connaître pendant les six ans qu'a duré ma direction. Si, dans le nombre, il s'en est trouvé qui ne m'ont témoigné que le contraire de la reconnaissance, je m'en applaudis. — Il faut toujours se réjouir d'avoir fait des ingrats. — cela prouve que l'on a été assez heureux pour obliger. Voilà mes notes. Vallez-en ce que bon vous semblera.

Bien à vous.

JACQUES OFFENBACH.

NOTES SUR OFFENBACH

Auber disait d'un compositeur qu'il jouait froid : « Je l'attends quand il faudra qu'il fasse chanter des chaises. »

Mais Auber, lui-même, ne les a jamais fait chanter, Offenbach, au contraire, est le musicien des objets familiers, le poète du « matériel ».

Le final du troisième acte de La Vie Parisienne, celui du deuxième acte de la Dînée, le quatuor « Ça sent la truffe » dans le Fils enchanté, le duo des notaires dans la Créole, voilà de la musique à laquelle aucun meuble ne résisterait. Quand, dans la Vie Parisienne, revient, ramené avec beaucoup d'art et d'à propos, le motif :

« Tout tourne, tourne, tourne » il semble, en effet, que ce ne soit pas seulement dans la tête des convives éméchés que se forme la farandole des tables et des chaises, mais aussi dans la réalité. Les fleurs, les lustres, les bouteilles sont pris d'un délire dansant, la fièvre des êtres se communique aux choses, tout est animé d'une vibration frénétique ; il règne un vertige trépidant, c'est comme une hypertrophie de l'instinct du rythme. Et, quand il semble que la musique, les cris, les rires, la gaieté farieuse aient atteint leurs dernières limites, éclate soudain un nouveau motif tombé là comme un bolide incandescent, la stridente endiablée : « Feu partout. Lâchez tout » et le rideau tombe sur un regain de folie orgiaque après lequel il ne peut plus y avoir que l'épuisement et le silence. L'homme qui, à ce point, sut rendre et communiquer la soi-disant impatience du plaisir et enveloppa certaines visions triviales de cette espèce de vapeur fantastique était un poète, un lyrique, un grand artiste représentatif d'une époque et d'un milieu.

Par moment, il a des élans pathétiques, effluves de son Allemagne natale, on peut alors d'un sentimentalisme personnel, et qui ressemblent à certaines inspirations harmonieuses, conversationnelles et passionnées d'Alfred Stevens. Souvent, ils semblent indépendants de sa volonté, éclatent ou échoient soudain quand on s'y attend le moins. C'est une des formes usuelles de son génie.

Dans ces cas particuliers, il change brusquement de tonalité comme si, par une pudeur subite, il ne voulait pas faire servir à ces épanchements de l'âme les mêmes matériaux qu'à des manifestations moins nobles de sa personnalité.

Mais presque aussitôt il se reprend, il redevient l'Offenbach du boulevard, le Parisien rieur et vif, et, presque toujours, ces minutes d'abandon langoureux et tendre sont suivies d'un excès de joie prosaïque, — prosaïque relativement, car sous un gaieté brille toujours une étincelle divine.

Reynaldo Hahn.

Les bons mots d'Offenbach

Offenbach aimait faire des plaisanteries, ne fût-ce que pour « épater le bourgeois » comme on dit vulgairement. Ainsi il avait pour chef d'orchestre un nommé Lindheim, crédule à un point qu'on ne saurait dire. Offenbach arrive un jour en retard à la répétition des Brigands. Le chef d'orchestre n'ayant rien à faire fait par ses musiciens leur fait jouer du Mendelssohn.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écrie Offenbach en arrivant.

— Mais c'est du Mendelssohn, mon cher maître, dit Lindheim.

— Singulière idée de faire jouer ça, réplique Offenbach, et il ajoute :

— Heureusement que ce n'est pas de la pièce.

Et Lindheim de colporter cette anecdote dans tout Paris.

Offenbach avait la manie des charades, ce jeu l'amusa énormément. Il avait même demandé à Meilhac et Halévy de mettre une charade au premier acte de la Belle Hélène. Mais il faisait des charades lui-même. En voici un échantillon, dont il exagérait la drôlerie, car il le prononçait avec son fort accent allemand :

Mon bremier, il est un animal saurache ;

Mon second, il est bas cul,

Et mon tout, il est un grand chénéral.

Définiez. Eh ! bien, c'est Bichecrue.

Très patriote, il n'avait conservé de l'Allemagne que l'accent dont il était le premier à rire. Il disait souvent :

— J'en voudrais toujours à l'Allemagne de m'avoir donné un accent comme celui-là.

Un jour, dans la rue, il se promène avec son collaborateur Hector Crémieux. Tout à coup Crémieux extasié entend un orgue de Barbarie qui joue des motifs d'Orphée aux Enfers.

Et Offenbach lui dit :

— Tu entends les paroles ; elles sont joliment bien.

Offenbach était préoccupé de la vieillesse et du cortège de tourments qu'elle amène avec elle. Un jour, il se vantait d'avoir tout prévu et, à l'appui de son affirmation, il sortit de sa poche la lettre fantaisiste suivante qu'on devait expédier à son fils le jour où il rendrait le dernier soupir :

« Mon cher Auguste,

« Je t'excuse réception de la note que ton bipartier m'envoie à payer. J'y vois figurer une aigrette de 14.000 francs. A ton âge, c'est un peu gros ! De mon temps, ces dames avaient parfois leur plumet, mais jamais une aigrette.

« J'ai gagné ma modeste aisance à la sueur de mes notes, mais pas pour payer les tyrans.

« Entre nous, ne fréquente pas trop les hommes de lettres ; ce sont des gens qui dorment le jour et ne travaillent pas la nuit.

« Tu passeras chez mon notaire pour le prier de m'envoyer le montant du défendeur de la Gallé.

« Je me résume, cher enfant.

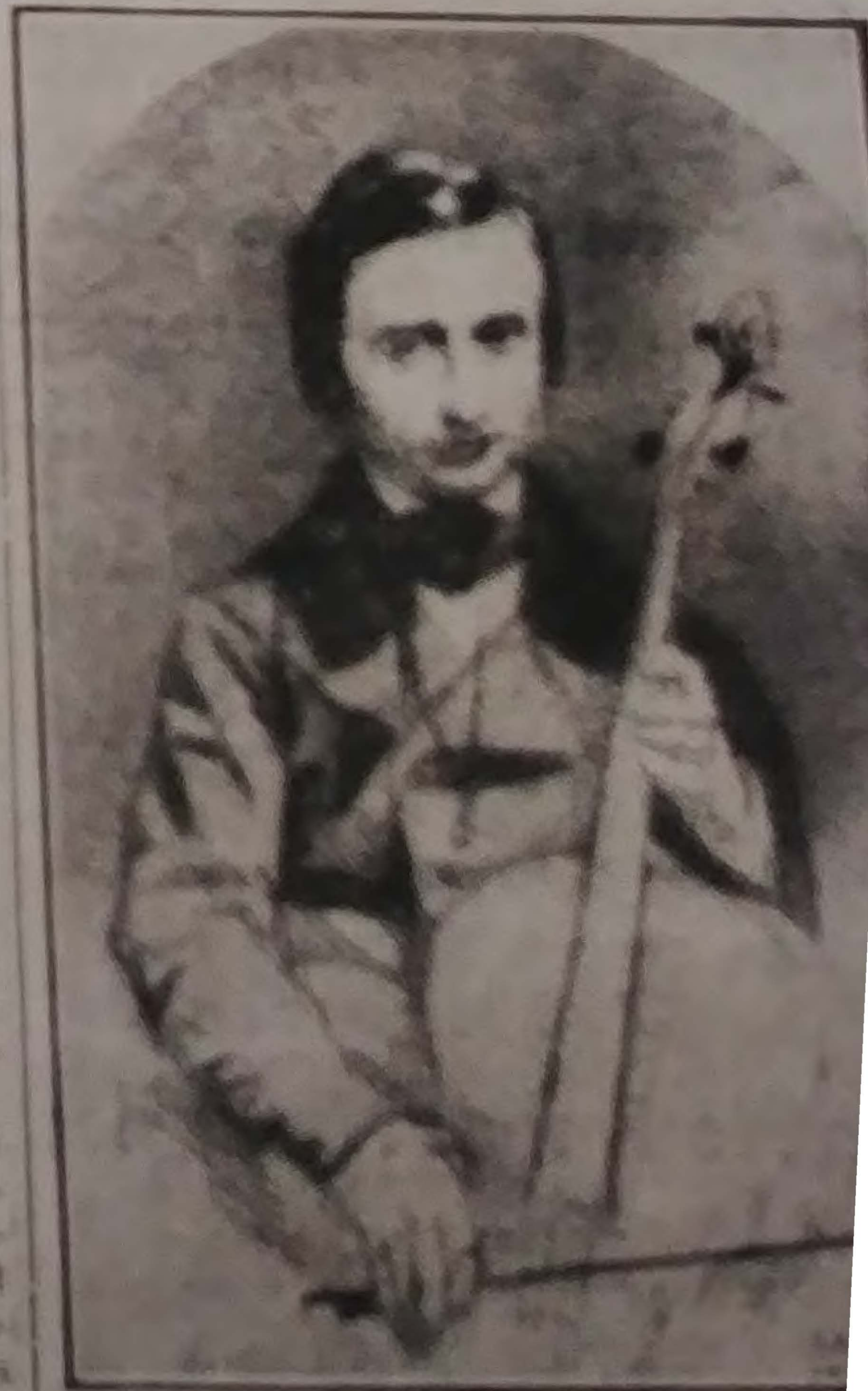
« Tu peux toujours me demander des conseils ; des écus rarement.

« Ton vieux rabâcheur de père.

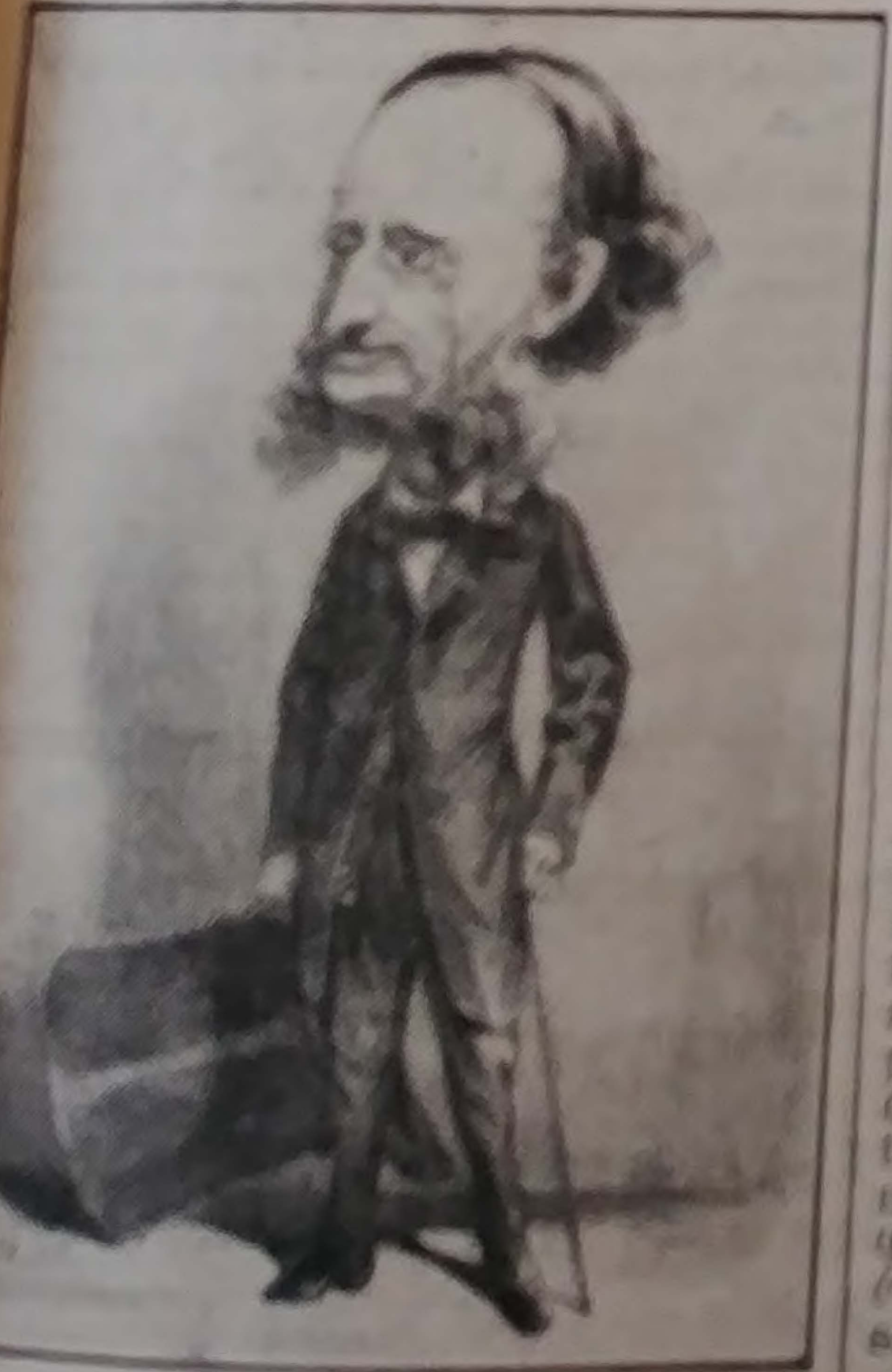
« Jacques Offenbach. »

Hélas ! cette délicieuse lettre n'eut pas de portée puisqu'Auguste s'éteignit avant son père. Mais c'est un document bien curieux à conserver.

Jean Delion.



Jacques Offenbach
à 35 ans.



Jacques Offenbach
par Carjat